La métaphysique

Kant et le questionnement de la métaphysique[1]

Francis Guibal

Philopsis : Revue numérique
https://philopsis.fr

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez citer librement cet article en en mentionnant l'auteur et la provenance.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

« Les pas faits par la métaphysique jusqu'à présent ont été stériles ; on n'a rien trouvé en elle. Et pourtant on ne peut l'abandonner. Subjectif au lieu d'objectif ! »
***Réflexions*, n° 215.**

Introduction

La métaphysique, Heidegger entre autres, et mieux que d'autres, a su nous le montrer, est le cœur même du projet philosophique qu'elle accompagne tout au long de ses développements et de ses mutations historiques ; qu'est-elle, en effet, si ce n'est la « philosophie première »[2] et

1 Nous republions ici, avec l'aimable autorisation de Mr Nicolas Franck, Président de l'Association de Professeurs de Philosophie de l'Enseignement Public — qu'il en soit remercié— un article de Francis Guibal publié dans la *Revue de l'Enseignement philosophique*, 34e année, n° 5, pp 9-41.

2 ARISTOTE, *Métaphysique,* E 1, 1026 a 26-32 ; cf également DESCARTES, Lettre-Préface aux *Principes de la Philosophie.*

dernière, qui obéit et se livre jusqu'au bout aux exigences de totalisation et de radicalisation qui caractérisent le dynamisme de la raison ? Sous diverses formes, il s'agit toujours en elle de penser ce qui est dans son ensemble et en le référant à un fondement essentiel et ultime, à un principe premier source simultanée de réalité et d''intelligibilité universelles : la « présence » totale et permanente, « l'être » absolu et/ou le « sens » inconditionné, voilà bien ce qui meut dès les origines le désir et la quête métaphysiques.

Il se trouve cependant, nous commençons à (trop) bien le savoir, que la pensée moderne, en vagues successives ou parallèles, annonce et proclame périodiquement la mort et la disparition de cette entreprise qu'elle dénonce comme illusoire, trompeuse et aliénante : il semblerait qu'une conscience nouvelle de notre être (et de notre faire) social-historique nous invite à accepter sans réticence ni réserve aucune les horizons indépassables d'un expérience totalement immanente et relative, à rompre par là-même avec les aspirations de la raison classique à un système de la totalité hiérarchique et avec les prétentions métaphysiques d'un savoir pleinement assuré de soi-même, de son fondement et de son sens.

Cette rupture cependant n'est pas, et probablement ne saurait être, simple et tranchée : soupçonnée, critiquée, questionnée, vilipendée, la métaphysique ne cesse pourtant de resurgir sous des masques nouveaux. Comme s'il s'agissait en elle d'une « passion » consubstantielle à la condition humaine et qui, comme telle, « n'en finit pas de finir »[3]. Métaphysique morte ou métaphysique vivante, épuisée ou en métamorphose ? Peut-être sommes-nous encore face à des interrogations trop peu écoutées et qui requièrent une méditation plus vraie et plus profonde...

Si l'on prend au sérieux ce type de questionnement(s) et de préoccupation(s), il semble en tout cas bien difficile de pouvoir se passer de certain « retour à Kant ». L'œuvre critique, en effet, plus de deux siècles après sa naissance, n'a pas fini de déployer son pouvoir étrange de dépaysement ; et c'est qu'elle marque un tournant décisif dans la manière même de concevoir l'activité philosophique et d'affronter les questions traditionnelles de la métaphysique. Etrangeté ambiguë d'ailleurs : d'un côté, en effet, elle met vigoureusement l'accent sur le pouvoir nouveau de la subjectivité rationnelle en tant que productrice de savoir et d'exigences pratiques ; mais sans abandonner, toutefois, certain sens encore très classique de la nature et de l'être, puisque tout renvoie finalement à un arrière-fond d'absoluité idéale et de choses-en-soi. Il semble, comme l'indique bien Kojève, que la « rupture » entre la tradition onto-logique et la modernité anthropo-logique « passe de certaine manière à l'intérieur du système kantien lui-même »[4]. L'ambiguïté de Kant à cet égard est peut-être inséparable de la richesse de sa pensée. Elle explique, en tout cas, la diversité et même l'antagonisme des interprétations : faut-il considérer l'entreprise critique comme une destruction ou une rénovation de la métaphysique ? Kant « a-t-il enterré la métaphysique ou l'a-t-il éveillée à une vie nouvelle »[5] ? Les mêmes questions qui hantent notre présent se posent à propos.de Kant, le premier peut-être de nos contemporains[6].

S'il en est ainsi, il peut n'être aucunement artificiel d'étudier et d'interroger Kant à partir et en fonction d'inquiétudes philosophiques actuelles, soit, ici, à propos du « statut » à la fois méthodologique, historique et existentiel de la métaphysique. On ne cherchera donc pas à faire de Kant l'objet d'une érudition morte, mais pas davantage un simple prétexte permettant d'introduire une problématique étrangère à son « penser » ; on tentera plutôt de le prendre au sérieux pour ce qu'il est et pour ce qu'il inaugure, soit comme le penseur qui ouvre au mieux et de la façon la plus consciente le processus encore contemporain d'auto-questionnement de la métaphysique.

---

3 E, LEVINAS, « Sans avoir ni être », dans *Jean Wahl et Gabriel Marcel*, Beauchesne, Bibliothèque des Archives de France (B.AF.), p. 26.

4 À. KOJEVE, *Kant*, Gallimard, p. 9.

5 E. CASSIRER, dans CASSIRER-HEIDEGGER, *Débat sur le kantisme (*D K), Beauchesne, BAP, p. 54.

6 Selon l'expression notamment de G. KRUGER dans *Philosophie und Moral in der kantischen Kritik*, Tübingen (trad. par M. Régnier), Beauchesne, BAP.

Francis Guibal – REPh © *Philopsis* – Tous droits réservés

I - Le projet critique : une raison finie

Kant se situe dans la tradition des grands philosophes, c'est-à-dire de ces hommes qui ont consacré leur existence à expliciter et/ou découvrir, à explorer et/ou créer les dimensions raisonnables de la vie humaine à l'intérieur de la réalité. Sans en appeler à aucune instance extérieure et/ou supérieure au « logos » dont participe l'homme (autonomie), le philosophe est celui qui s'exerce à penser de manière à la fois libre et raisonnable, audacieuse et responsable, courageuse et conséquente, à l'intérieur d'une communication dialogale qui passe par l'argumentation fondée et qui conjugue donc nécessairement le « par soi-même » et le « avec-autrui » : « penserions-nous beaucoup, en effet, et penserions-nous bien si nous ne pensions pas pour ainsi dire avec d'autres qui nous font part de leurs pensées et auxquels nous communiquons les nôtres ? »[7]. Le philosopher, entreprise jamais achevée et toujours à recommencer, est l'activité questionnante d'une humanité à la fois libre et raisonnable, en quête de vérité et de sens au cœur de sa condition sociale et historique.

Rationalisme dogmatique et empirisme sceptique

A ses débuts, cependant, cette entreprise est marquée par des prétentions exorbitantes, propres précisément au dogmatisme spontané de l'enfance : elle aspire à comprendre la réalité une et totale de manière intelligible et ordonnée, cohérente et systématique, elle cherche — et pense pouvoir trouver — la vérité universelle et nécessaire comme le fondement inébranlable sur lequel doit reposer un monde enfin conforme à son essence et à sa vocation idéales. Cette ambition absolue et totalitaire, depuis toujours déjà à l'œuvre dans la tradition philosophique, Kant la rencontra, on le sait, essentiellement à travers le rationalisme leibnizien et wolffien, qui s'efforçait d'étendre sur l'univers entier la toile complexe d'un système conceptuel sans failles ni limites. Longtemps Kant fut séduit par la force et la beauté de ce « grand rationalisme ». Mais la lecture de David Hume et la méditation de ses objections contre les prétendus principes rationnels devaient finir par le réveiller de son « sommeil dogmatique »[8] : les constructions de la raison révélaient leur fragilité et n'apparaissaient plus que comme les rêves ingénus de visionnaires pré-scientifiques. Symptômes d'une humanité encore infantile et se croyant toute-puissante… Pour n'avoir pas assuré les fondements de son activité réflexive, le dogmatisme convertissait en savoir absolu ce qui n'était qu'une forme « humaine, trop humaine » (Nietzsche) de connaissance. ou d'illusion. Il s'agissait en réalité d'une raison malade, qui cherchait en vain à tout voir du « point de vue » de Dieu et de la réalité-en-soi ; la guérison n'était possible qu'au prix d'un traitement radical.

Face à ces prétentions, aussi orgueilleuses qu'impuissantes, du dogmatisme rationaliste, Kant découvrait donc la tentation de l'empirisme sceptique avec sa force et son pouvoir d'attraction également indéniables : prenant appui sur la relativité expérimentale et le sens commun, la pensée d'un Hume n'éprouvait aucune difficulté à questionner, critiquer et « dégonfler » les dogmes métaphysiques. Mais, ce faisant, elle était amenée à « jeter le bébé avec l'eau de bain », elle semblait conduite à dissoudre toute possibilité de connaître, de penser et d'agir de manière raisonnable. Les négations sceptiques entraînaient l'intelligence humaine vers des jeux dangereusement nihilistes ; un autre type de maladie couvait et se déployait, celle d'une humanité qui remplaçait son enfance dogmatique par une adolescence simplement destructrice. Une raison absolue, totale et dogmatique, ou un renoncement irrationnel qui menaçait de livrer les hommes à la violence arbitraire des faits, fallait-il se résigner à un tel dilemme et le tenir pour indépassable ? L'originalité kantienne va consister au contraire à montrer que, si dogmatisme et scepticisme s'opposent et se disputent quant à leur évaluation des

7 *Qu'est-ce que s'orienter dans la pansée ?*, Vrin, trad. Philonenko, p. 86.
8 *Prolégomènes à toute métaphysique future,* Werkeausgabe, Suhrkamp, V, p. 118

Francis Guibal – REPh © *Philopsis* – Tous droits réservés

résultats de la raison (confiance en ses succès ou défiance naissant de ses échecs), ils s'accordent cependant plus profondément en ce que le visa qu'ils accordent ou la censure qu'ils exercent manquent également d'une « critique préalable du pouvoir même de connaître »[9] inhérent à la raison.

Le tournant critique

Kant est, et reste jusqu'au bout, fils de son temps : *Aufklärer* décidé, convaincu que le temps est venu pour les hommes de renoncer aux tutelles extérieures et aux autorités aliénantes pour accéder à l'autonomie responsable dans tous les domaines de leur existence. Et, philosophiquement, cela signifie pour la raison l'exigence de quitter l'enfance (dogmatique) et l'adolescence (sceptique) pour parvenir à l'âge adulte, à une maturité qui se confond avec la capacité de discernement portant sur toute chose et sur elle-même : « notre époque, souligne Kant, est l'époque de la critique à laquelle tout doit se soumettre »[10]. Il n'y a pas pour cela à renoncer aux exigences ni à l'idéal de la raison classique ; maïs cet héritage traditionnel doit être assumé sous une forme renouvelée. En premier lieu, la raison doit cesser d'apparaître comme une réalité objective, une qualité inhérente au monde et aux êtres, un « quelque chose » d'idéal et d'intelligible, que l'on pourrait se contenter d'éprouver passivement ou de contempler comme un ordre extérieur. Non, la raison kantienne est — et se sait — faculté humaine, active et législatrice : l'intelligibilité ne se constate pas, elle se produit et se construit, elle surgit du pouvoir formateur de la subjectivité dans son rapport au monde objectif. La fameuse « révolution copernicienne » consiste à faire tourner la réalité autour de nous, oblige à remplacer la conception traditionnelle de la vérité comme adéquation de l'intellect aux choses par une problématique qui prend en compte la capacité « révélatrice » de l'homme en tant qu'il accueille, organise et ordonne la réalité : « le premier enseignement de la révolution copernicienne est que c'est nous qui commandons. Ici se produit une inversion de la conception antique de la sagesse »[11]. À une philosophie de l'être — objectif et mondain — succède une philosophie de la subjectivité humaine, active, législatrice et en quête d'expérience sensée : « volonté de philosopher du point de vue de l'homme dans le monde » c'est-à-dire volonté de « poser la question du sens du monde et de la vie, du monde pour la vie de l'être libre, raisonnable et toujours fini »[12] qu'est l'homme, voilà bien un trait caractéristique du philosopher kantien.

Mais, précisément parce qu'elle s'expérimente comme humaine, c'est-à-dire simultanément raisonnable et finie, puissante mais non absolue, une telle raison est obligée de se montrer critique et auto-critique : toute la philosophie kantienne peut à cet égard être considérée comme l'entreprise austère d'une raison qui cherche à se comprendre elle-même et qui, pour cela, est invitée à rendre compte en même temps de son pouvoir de fait, de son extension légitime, mais également de ses limites infranchissables. Raison qui s'examine, se juge et se critique elle-même (contre le dogmatisme), mais de manière encore raisonnable (contre le scepticisme) : en cette entreprise singulière où la raison est à la fois juge et partie, tribunal et accusé, la critique ne se contente pas de porter sur l'usage (bon ou mauvais, correct ou non) de la raison, c'est son pouvoir même qu'il lui faut interroger. La question est de droit et pas seulement de fait, car il s'agit, comme le souligne Kant, de « soumettre à l'examen non les faits de la raison, mais la raison même en ce qui concerne tout son pouvoir et toute sa capacité de parvenir à des connaissances pures *a priori.* Ce n'est plus une *censure*, mais une *critique* de la raison ; plus des bornes supposées, mais des *limites* déterminées et démontrées selon des

9 *Réponse à Eberhardt*, Vrin, p. 78 ; l'expression est pratiquement identique dans la *Critique de la raison pure* : « critique préalable de son propre pouvoir » (trad. Trémesaygues-Pacaud, PUF, p. 32).

10 *Critique de la raison pure* (KrV), A, p. XII.

11 G. DELEUZE, *La philosophie critique de Kant*, PUF, p. 19.

12 E. WEIL, *Problèmes kantiens*, Vrin, pp. 53 et 55.

Francis Guibal – REPh © *Philopsis* – Tous droits réservés

principes »[13]. Nous sommes devant la sobre lucidité d'une raison qui se reconnaît finie et d'une finitude qui se sait raisonnable ; ce qui en appelle à la vigilance infatigable d'une attitude constamment en éveil, sachant à la fois justifier ses avancées effectives et confesser la relativité irréductible du champ phénoménal qu'elle s'efforce de conquérir.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

13 KrV, Werkeausgabe, Suhrkamp, t. IV, p. 646.

Francis Guibal – REPh © *Philopsis* – Tous droits réservés